

143

Abbé Lionel GROULX

Marguerite Bourgeoys



BUREAU MARGUERITE BOURGEOYS - C. N. D.

3040 OUEST - RUE SHERBROOKE

MONTREAL, CANADA

1930



Bibliothèque Nationale du Québec

Marguerite Bourgeoys

L'UN de ses premiers biographes l'a dit naïvement : elle a été « un des plus beaux ornements de cette colonie ».

Elle appartient à l'histoire de Ville-Marie, à cette histoire unique qui commence un jour de février 1641, par une messe de M. Olier, à l'autel de la Sainte Vierge, en la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Dans ce décor choisi par eux, s'étaient donné rendez-vous, auprès du fondateur de Saint-Sulpice, quelques Français de foi magnifique qui voulaient cette chose : bâtir dans le Nouveau-Monde une cité à Marie.

Marguerite Bourgeoys fut bientôt de ce grand dessein. La jeune fille champenoise vint ici en 1653. Elle fut de la deuxième recrue de Ville-Marie, de celle qui acceptait le poste où, depuis dix ans, l'on ne tenait plus que par miracle. De bonne heure Marguerite a fait voir son penchant aux décisions magnanimes. Elle a vingt ans. Elle songe au

Carmel et y demande son entrée. On la refuse: Dieu ne la veut pas pour le cloître. Elle attend l'heure de la Providence qui, un jour, met sur son chemin un chevalier de la Nouvelle-France: Paul Chomedey de Maisonneuve. Par lui, elle entend parler d'un pays où il n'y a qu'à travailler et à souffrir, où les tâches sont plus grandes que les courages humains; il y faut des femmes pour soigner les héros qui tombent, des éducatrices pour les enfants qui vont venir. Marguerite n'en veut pas savoir plus long: son avenir est décidé: là-bas, sa place est marquée aux côtés de Jeanne Mance, l'hospitalière; elle sera la première maîtresse d'école de Ville-Marie.

Tout à l'heure, en fermant l'histoire de sa vie, j'ai cherché un mot qui qualifie justement son œuvre. Ce fut une entreprise de haute éducation populaire et de belle vaillance surnaturelle.

* * *

Nos fondateurs nous apparaissent grands, non seulement par le labeur qu'ils mettent dans leur œuvre, labeur effrayant, mais aussi et peut-être plus, par les lointaines visées qu'ils y enferment. Parce qu'ils travaillent pour un long avenir, tous les jours ils appren-

nent à se dépasser. Ces hommes et ces femmes d'autrefois savent bel et bien qu'ils fondent un pays et une race chrétienne. De ce haut devoir ils acceptent pleinement les conséquences, et la race qu'ils fondent, ils la veulent noble, loyale et pure, à la mesure de ses origines.

Voulez-vous savoir pourquoi Marguerite se prodigue, avec tout son zèle, auprès des « filles du roi » que les vaisseaux nous amènent? Ces pauvres orphelines tombent ici bien dépaysées, bien éplorées; elles ont besoin de consolation et plus encore de protection. Marguerite les héberge chez elle; elle se constitue leur gardienne; elle initie les pauvres petites à leur prochaine existence. A Ville-Marie, c'est à l'école de Marguerite Bourgeoys que les « filles du roi » apprennent à coudre, à filer, à faire du pain, à devenir de bonnes ménagères, les aïeules au cœur d'or et à la trempe de fer. Leur gardienne ne se sépare d'elles qu'au jour du mariage que souvent elle préside. Au bas des actes datés du « Parloir de la Congrégation », on peut lire encore la signature nette et fine de Marguerite Bourgeoys qui a suivi jusque-là ses protégées. Et pourquoi cette vigilance dévouée et ce noviciat

de travail et de vaillance? Marguerite nous a confié elle-même qu'elle faisait ainsi et s'y sentait obligée, « à cause que c'était pour former des familles ». Entendez par là que, dans la cité de la Vierge, les femmes ont pour obligation de porter au front un visible sceau d'honneur et que la vertu ne saurait être trop grande aux aïeules d'une race française et chrétienne.

Ces vues ne quittent pas Marguerite Bourgeoys quand elle inaugure sa mission auprès des enfants de Ville-Marie. Toujours elle voit en ceux qui vont grandir les ancêtres d'un peuple, les pères de cette Nouvelle-France célébrée par les missionnaires comme « le chemin le plus court pour aller au ciel ». Qu'elle eût cette parfaite et claire conscience de son rôle, le Père Charlevoix, qui devait savoir, ne nous permet pas d'en douter. « Lorsqu'elle conduisait en classe ses petites élèves, et s'essayait à former leur esprit et leur cœur, a écrit l'historien, elle voyait en elles non seulement des enfants à instruire, mais encore les générations futures. Son but était de préparer de bonnes familles chrétiennes, et, par là, une société vraiment chrétienne et finalement un grand pays chrétien. »

Ces visées ne dépouillent point Marguerite de son sens réaliste. Pour adapter à son nouveau pays l'institut qu'elle va fonder, elle ne craint pas d'innover. La tradition veut alors que seules les congrégations cloîtrées s'adonnent aux œuvres d'enseignement. En un pays pauvre comme la Nouvelle-France, Marguerite a compris qu'il faut autre chose. Des religieuses en clôture peuvent s'établir dans les villes. Il y a déjà les Ursulines qui élèvent dans les belles manières chrétiennes et françaises, les jeunes filles du Canada. Mais de telles religieuses ne sauraient se porter sur tous les points; il en faut d'autres qui aient le pied libre des missionnaires, qui puissent se soumettre aux exigences des petites missions où, loin de trouver un cloître, elles trouveront à peine un logis. Marguerite Bourgeoys veut, au surplus, que, faite pour le petit peuple, la Congrégation en demeure tout près; elle veut qu'elle s'y recrute, qu'elle soit ouverte aux filles les plus pauvres, que pour personne n'existe l'obligation de payer une dot. Ses vues finissent par triompher devant l'autorité religieuse. Et voici qu'un jour, dans cette atmosphère de Ville-Marie où naissent d'eux-mêmes les projets audacieux, des femmes sans

ressources acceptèrent cette mission d'aller, par les côtes de la Nouvelle-France, tenir les petites écoles, pour l'amour du peuple et de Dieu.

* * *

Je ne sais si nous apprécions, comme il convient, la vaillance de ces douces femmes aujourd'hui perdues parmi les anonymes de notre histoire, mais qui jadis ont contribué, pour leur part, à la naissance des héros. L'œuvre qu'elles acceptent est de celles qui exigent la grande mesure du courage. A Ville-Marie, la première école de la Congrégation s'ouvre dans une étable de pierre, étable, nous rapporte la fondatrice, qui « avait servi de colombier et de loge pour les bêtes. . . Il y avait un grenier au-dessus, où il fallait monter avec une échelle par dehors, pour s'y coucher ». Celles qui vont dans les côtes, sont-elles mieux logées? La vieille chronique vient nous dire que, dans les premières missions de ce temps-là, les Sœurs n'ont ni lits, ni draps, ni matelas. Quand Sœur Anne et Sœur Barbier partent à pied de Ville-Marie, pour aller fonder, en face de Québec, la petite école de l'Isle d'Orléans, elles emportent dans leurs mains, un petit paquet de linge et une seule couverture.

Que leur importe! Pour accepter ce dénûment et se jeter « à l'apostolique », dans ces courses hardies, les petites religieuses de la Nouvelle-France n'ont qu'à lever les yeux vers Marguerite, leur fondatrice et la première dans la vaillance. Le jour où il faut partir pour solliciter en France des lettres royales en faveur de la communauté, n'ont-elles point vu l'intrépide femme prendre la mer, seule de son sexe, avec dix sols dans sa bourse? Plus tard, en l'année 1689, dans la capitale de la Nouvelle-France, un danger menace tout à coup l'institut. Marguerite n'hésite pas; elle prend son bâton de pèlerine. Vers la fin d'avril de cette année 1689, le long des côtes de cent quatre-vingts milles qui vont de Montréal à Québec, nos ancêtres voient passer, marchant dans la neige et dans la boue, le soir sollicitant un gîte aux maisons de la route, une vieille femme de soixante-neuf ans, qui s'appelait Marguerite Bourgeois.

Ce sont là les grandes hardiesses, les coups glorieux du dévouement. Il faudrait voir l'héroïsme obscur, les sacrifices cachés, consentis chaque jour pour les petites écoles de la Nouvelle-France. L'ardeur de leur charité a rendu ces femmes très fières. Leurs écoles, elles

ont résolu de les tenir gratuitement. Aux pauvres colons déjà trop chargés de travaux et de soucis, elles ne demanderont aucune rétribution, pas même leur subsistance qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs mains. Elles font donc la classe tout le jour; le soir, la nuit, une lumière reste tard à leur fenêtre; elles travaillent pour vivre. « Nuit et jour, nous disent les *Annales de l'Hôtel-Dieu*, ces dignes fondatrices de la Congrégation étaient occupées à coudre, à couper des vêtements pour les femmes aussi bien que pour les sauvages, sans compter le travail de l'école ». Parfois, il y a même, dans leur vie, des actes, des élans d'un enthousiasme audacieux, qui se défendent à peine des couleurs de la légende. Ainsi arrivera-t-il, pendant les jours où tout Ville-Marie, remué comme aux âges de foi, entreprendra la construction de Notre-Dame de Bon-Secours. Le soir, après leurs classes, on voit passer les Sœurs, Marguerite à leur tête, qui s'en vont, allègres, vers le chantier, servir les maçons, réchauffer l'entrain général.

De pareils traits font mieux que compléter ce tableau de vaillance féminine; ils révèlent le grand air qu'on respirait dans les écoles de la Nouvelle-France, l'atmosphère qu'autour

de leurs murs elles devaient exhaler. Nous devinons, en tout cas, de quels ferments les âmes des enfants seront soulevées par ces mains de femmes qui avaient remué des pierres et du mortier d'église, qui gagnaient fièrement leur vie, comme aux temps apostoliques. S'il y eut, dans notre jeune histoire, la beauté de cette heure où toutes les âmes se tinrent dans l'intimité de l'héroïsme, où, sous les fronts, s'entretenait l'habitude des résolutions suprêmes, la colonie le dut beaucoup, n'en doutons pas, à ces humbles maisons, foyers, écoles de vaillance où le labeur quotidien, au-dessus des forces, fut toujours accueilli, sans une plainte, sans une lassitude, par des âmes sereines, d'une tenue magnifique.

* * *

Il faut l'ajouter: si Marguerite et ses filles font voir cette belle santé morale, c'est qu'elles respirent en plein surnaturel. Voyez comme leur esprit de foi se manifeste par des gestes et des mots tout pleins de saveur.

L'on vit alors en pays de hiérarchie féodale. Marguerite Bourgeoys a vite fait de choisir sa suzeraine. La Congrégation sera proprement le « fief de la Sainte Vierge ». Pour bien

marquer cette suzeraineté, les vassales décident que tous leurs biens, maisons, portes, linge, mobilier, porteront le chiffre de Notre-Dame. Sous un protectorat de si haut lignage, les affaires de la communauté, il faut s'y attendre, seront conduites d'après des vues quelque peu exceptionnelles. Par exemple, que parle-t-on à Marguerite d'un cloître qui protège les Sœurs? Elle demande si elles peuvent souhaiter une plus grande protectrice que l'auguste gardienne à qui le Père Eternel a confié la très sainte Humanité de son verbe? Parfois c'est à déconcerter toute prudence humaine. Marguerite Bourgeoys est de celles qui bâtissent les œuvres religieuses avec plus de foi que de calcul. Et nous voici en pleine hagiographie. Sur les mille francs offerts comme dot à Marie Raisin, l'une des premières compagnes de Marguerite, la fondatrice ne veut accepter qu'un peu moins du tiers de la somme. Un membre de la Compagnie de Montréal lui propose-t-il d'assurer l'avenir matériel de sa communauté, elle refuse net. Pour rien au monde, elle n'ose entamer le patrimoine de pauvreté qu'elle entend léguer à ses Sœurs. Et la merveille, qui n'étonnera personne, c'est qu'en dépit de cette économie

si étrange, l'œuvre vit et grandit. Après l'incendie de 1683, Marguerite commence à reconstruire avec quarante sols bien comptés : ce qui ne l'empêche point d'édifier, en peu de temps, une maison qui est « grande et spacieuse et des mieux bâties de la ville », écrit Sœur Morin. Voilà comment nos aïeux et nos aïeules qui, de leur indigence, bâtissaient un pays, contemplaient ce miracle permanent d'une œuvre sans ressources, ne grandissant que sous le souffle d'en haut.

Voulez-vous savoir, d'ailleurs, à quelle doctrine, à quelle philosophie spirituelle, les maîtresses d'école alimentent l'intrépide flamme de leur zèle? Marguerite va nous le dire, dans une formule touchante qui a jailli de sa foi. Quand elle envoie ses filles aux missions de la campagne, elle leur donne cette feuille de route où elle a ramassé la mystique de la congrégation : « Pensez, mes chères Sœurs, pensez que dans votre mission, vous allez ramasser les gouttes du sang de Jésus-Christ qui se perdent. » Ainsi se trouvait transfigurée, dans la lumière divine, la vocation d'institutrice. « On nous demande », écrivait encore Marguerite, « pourquoi nous faisons des missions qui nous mettent en hasard de beau-

coup souffrir, et même d'être prises, tuées, brûlées par les sauvages ». Elle-même fait cette réponse d'allure évangélique: « Nous répondons que les apôtres sont allés dans tous les quartiers du monde, pour prêcher Jésus-Christ, et, qu'à leur exemple, nous sommes pressées d'aller le faire connaître dans tous les lieux de ce pays où nous serons envoyées. »

Souvenons-nous: en cet esprit et par ces femmes furent élevées les premières générations de la Nouvelle-France. Cette doctrine et cette charité étaient sorties du cœur et de la tête de la jeune vierge champenoise venue ici en 1653. Quand elle eut peiné dans ce pays, un long demi-siècle, que parvenue à ses quatre-vingts ans, elle eut rédigé pour ses filles son testament spirituel, et eut fait à Dieu cette prière ultime: « Je demande que toutes soient au nombre des élus », Marguerite s'arrêta pour mourir. Une telle vie, menée entièrement sur ce rythme, ne pouvait s'achever que dans un acte de suprême beauté. Une jeune religieuse agonisait; maîtresse de novices accomplie, de grandes espérances s'étaient posées sur elle. Marguerite apprend l'émoi de la communauté. Dans un dernier élan elle se ranime;

elle lève vers Dieu ses vieilles mains impuis-
santes; elle s'offre à mourir en faveur de sa
fille encore jeune. L'agonisante revient à la
vie et la Mère Bourgeoys, la vieille religieuse
de quatre-vingts ans, chargée de travaux et de
mérites sublimes, s'éteint dans ce parfum
d'holocauste.

* * *

Qui dira la bienfaisance de telles vies! Elles
nous permettent de reprendre, de temps à au-
tre, l'inventaire de nos richesses trop mécon-
nues. Parfois, devant le spectacle de la grande
ville actuelle, le soir, sous le scintillement de
ses feux et de ses opulences, ou, le jour, aux
heures où mugit le monstre haletant, cette
angoisse nous est venue, peut-être, que, sous
le poids brutal de cette masse, sous le flot
montant de ces barbaries, le vieux Ville-Marie
s'en allait, à jamais submergé, et notre passé
et nos destinées avec lui. Hommes de peu de
foi, que nos yeux et nos souvenirs se posent
sur quelques points de la vieille cité. Allons
défiler, passants émus, le long de l'enceinte
du Séminaire de la montagne, où se dressent,
rayonnantes de lumière et de souvenirs hé-
roïques, les tours de pierre où vécut et ensei-
gna la Mère Bourgeoys. De là, dirigeons-nous

vers l'oratoire de la Maison-Mère de la rue Sherbrooke, si modeste, et si imposant par le sarcophage de la sainte et par l'émotion que l'on y prend. Approchons-nous de la niche secrète, dans la grande salle de la communauté où le cœur de Marguerite, conservé dans une urne, n'a pas cessé, depuis trois cents ans, d'imprimer à des milliers de cœurs de femmes, le rythme des grands dévouements. Alors nous pourrons compter ce qui reste vivant de ce que les étrangers croient mort, refaire le dénombrement des sources chantantes où pourraient se renouveler les énergies d'une race moins oublieuse; et devant Marguerite et tant d'autres qui, là-haut, continuent pour la Nouvelle-France, une prière éternelle, invinciblement nous croirons à la durée d'un peuple héritier de cette incompatible vocation apostolique, gardien de telles puissances idéales.



NEUVAINÉ À LA TRÈS SAINTE VIERGE
pour obtenir des grâces par l'intercession
de la Vénérable Marguerite Bourgeoys

O VIERGE IMMACULÉE

Fille privilégiée du Père, vous qui d'un regard avez embrasé de ferveur et de zèle apostolique le cœur de votre servante Marguerite Bourgeoys, daignez entendre les prières qu'elle vous adresse en notre faveur; donnez-nous par elle la grâce que nous sollicitons humblement.

Pater, Ave, Gloria.

O VIERGE IMMACULÉE

Mère de Jésus-Christ, Verbe incarné, vous dont le divin Fils voulut se montrer à Marguerite Bourgeoys sous la figure d'un enfant plein de grâce et daigna la remplir de confiance et d'humble simplicité, écoutez les supplications que cette pieuse servante de Dieu vous adresse pour nous; faites passer par ses mains la grâce que nous sollicitons avec instance.

Pater, Ave, Gloria.

O VIERGE IMMACULÉE

Epouse du Saint-Esprit, vous qui avez dit à Marguerite Bourgeoys: « Va en Canada, je ne t'abandonnerai point », et qui avez allumé dans son âme un si ardent amour pour Dieu et une si tendre charité envers le prochain, écoutez, s'il vous plaît, les prières qu'elle vous offre pour nous; daignez par elle nous accorder la grâce que nous sollicitons avec ferveur et confiance.

Pater, Ave, Gloria.

O vénérable Marguerite Bourgeoys, qui, pendant les années de votre vie terrestre avez honoré Marie d'un culte si dévoué et si filial, daignez intercéder pour nous auprès de cette puissante Souveraine des anges et des hommes.

Nous remettons notre cause entre vos mains, car la Vierge sainte qui vous combla de tant de faveurs pendant vos jours mortels, la Reine des Apôtres dont vous avez copié si fidèlement les exemples, la Mère de Bonsecours que vous nommiez votre maîtresse et votre chère institutrice ne saurait rien refuser à votre prière.

Suppliez-la de nous obtenir la grâce que nous désirons; implorez pour nous une bénédiction du Cœur de Jésus qui accroisse en nos âmes la foi, l'espérance et la charité et nous conduise au port assuré du salut. Ainsi soit-il.

Imprimatur:

† GEORGES, arch. coad. de Montréal.

Le 26 octobre 1926.

Jésus, Marie, Joseph, qui avez allumé dans le cœur de la pieuse Marguerite Bourgeoys un si ardent amour pour Dieu et pour le prochain, accordez-nous, nous vous en supplions, la grâce que nous vous demandons, pour la glorification de votre fidèle servante. Ainsi soit-il. (40 jours d'indulgence).

Imprimatur:

† GEORGES, Arch. de Tarona,

Adm. Apost.,

Le 12 janvier 1924.

Prière de signaler toute faveur obtenue à:

Bureau Marguerite Bourgeoys,

3040 ouest, rue Sherbrooke,

Montréal, P. Q.

ECOLE NORMALE IGNACE-BOURGET

465 est, rue Mont-Royal — Montréal

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: FEB 2002

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

BNQ



C 000 073 125

